

Un lieu de débats, d'échanges et de liens avec le quotidien

Les deux témoignages qui suivent ont été réalisés en 2017, deux ans après la crise de 2014-2015 et trois ans avant la parution de ce livre. Depuis, il y a eu des départs et des arrivées qui ont entraîné un rajeunissement et surtout une féminisation très net·tes au sein du collectif de La Gryffe. L'histoire continue...

Mimmo Pucciarelli : Bonjour. Te rappelles-tu quand tu es arrivée à La Gryffe ?

Gemma Failla : Non. Je l'ai toujours fréquentée. J'ai intégré le collectif, ça devait être en 1987-1988. Je la fréquentais avant. Il me semble que j'étais déjà impliquée.

Pourquoi as-tu voulu intégrer le collectif de La Gryffe ?

Parce que ça me paraissait normal. On était là au départ de la création de la librairie. C'était un lieu où il y avait plein de choses qui se passaient, c'était intéressant.

Te rappelles-tu de l'inauguration, quand ça a été ouvert, par qui, comment ?

Jean-Pierre, Pierre et Gilles avaient déjà un local dans le quartier de la Guillotière. Ils faisaient partie du collectif libertaire et l'avaient trouvé parce que la famille de Pierre en était propriétaire. Et bon, les livres, ça a toujours été quelque chose qui a véhiculé les idées anarchistes. Par le livre, il y a l'approche avec les gens, le développement des idées, la recherche et le quotidien, la lutte qu'on fait quand on est militant. Ça passe beaucoup par les livres, par l'échange, le contact avec les gens. Je pense que pour les anarchistes, le contact avec les personnes, c'est très important, même si c'est très difficile.

Donc, elle s'est ouverte en 1978.

Je n'étais pas là au départ, mais on y allait souvent. C'était une période où on était assez présents dans le mouvement, parce qu'il se passait plein de choses à Lyon. Et, du coup, on était tous enthousiastes de ce lieu, qui se voulait ouvert, qui a toujours été ouvert à toutes les instances politiques et sociales de Lyon. Donc, oui, petit à petit, je me rappelle notamment Zizette – Marie-Louise Marsella –, qui a aidé à la remise en route du Centre de documentation libertaire à la librairie. Et c'était très important, parce qu'on avait une production de journaux, d'affiches. On était très présents dans le mouvement lyonnais et beaucoup de choses se passaient, et c'était vraiment important de retrouver et regrouper toutes ces mouvances-là.

Après, une dizaine d'années, tu as donc intégré le collectif.

Oui. Il me semble bien. Même avant. Mais bon. Intégré à cette période-là, oui.

Et quand tu es arrivée, comment fonctionnait La Gryffe ?

Il y avait des réunions, une fois par semaine, et beaucoup de personnes étaient présentes au collectif. Et il y en avait aussi beaucoup qui voulaient l'intégrer. Ça a été une initiative qui a regroupé les gens de beaucoup de lieux, parce qu'il y avait une effervescence dans les luttes sur Lyon.

Qui étaient ces personnes qui participaient à ce collectif. La typologie, que faisaient-ils, d'où venaient-ils ? Étaient-ils jeunes, vieux ?

Il y avait pas mal de camarades, des copains et des copines qui étaient aussi au collectif libertaire. Et après il y avait des gens qui étaient autour, des ami·es. Souvent, ça s'est fait par l'intégration de camarades qui avaient des idées libertaires, et aussi qui étaient proches. Il n'y avait pas de demandes officielles pour intégrer la librairie. Ça s'est fait comme ça, petit à petit, les gens venaient, passaient. On leur disait : « Ben voilà, si vous voulez intégrer le collectif. » Voilà c'est comme ça que ça se passait.

Les décisions étaient-elles prises collectivement ? Comment fonctionnait La Gryffe, au quotidien ?

Ça a toujours été pris collectivement. Mais il y avait des gens qui étaient moteurs. Comme d'habitude, il y a toujours des gens qui sont moteurs, et après, les autres suivent. Mais c'est un peu normal de partout. Parce que la présence quotidienne, pour tenir une librairie, on ne dirait pas de l'extérieur, mais c'est un engagement qui est très important. La librairie, quand tu y penses, c'est cinq heures par jour, parce qu'on ouvrait toujours l'après-midi. On n'a jamais ouvert le matin¹. Il y a eu une période où Araceli, entre autres, quand elle était là, aux dernières vacances, elle ouvrait le vendredi matin, à dix heures, et faisait la journée entière. C'est vrai que c'est quelque chose qui n'est pas évident. Parce qu'en plus, il y avait les manifestations, les problèmes personnels, le quotidien de tous les gens, et c'est quelque chose qui engage beaucoup. De l'extérieur, on ne se rend pas compte du travail qu'il y a dans une librairie. Mais tout le monde faisait ce qu'il pouvait.

[...]

Et tout cela fonctionnait collectivement ?

Oui, à l'époque, on cotisait, parce qu'on n'avait pas beaucoup d'argent. Donc, tout le monde donnait selon ses possibilités. C'était un engagement. Il y avait des gens qui donnaient beaucoup d'argent, il y en avait qui donnaient un petit peu, mais bon, c'était une base, on savait qu'il y avait cette petite somme qui pouvait servir pour payer les charges, etc. Après, on a dû arrêter de cotiser, parce que c'était imposable. Mais sinon, c'est vrai aussi qu'au niveau de la gestion, de l'approvisionnement, des travaux, etc., on a toujours géré au niveau du collectif, avec des gens qu'on connaissait, qui venaient nous filer des coups de main, qui faisaient des travaux, etc. Il y a toujours eu la présence solidaire des gens, même s'ils ne faisaient pas partie du collectif, et c'est toujours le cas actuellement. C'est pour ça que c'est important, parce que c'est une initiative qui a participé au mouvement et dans laquelle beaucoup de personnes se sont intégrées.

1. La Gryffe fut ouverte quelque temps le matin, en fonction des disponibilités et des envies des permanent-es [NdÉ].

Ainsi, depuis à peu près trente ans, tu participes à La Gryffe. Le fonctionnement a-t-il toujours été le même et en quoi ça a pu changer ?

Oh, ça change tout le temps. C'est pareil... mais ça change ! Ça change selon les personnes, ça change selon les jours, ça change selon la période politique, les débats. Chaque permanence est différente, selon la personne qui la tient. Donc, c'est aussi une richesse. Un coup, c'était les femmes, un coup, c'était les pro-féministes, un coup, c'était les ouvriers qui venaient, qui étaient dans des luttes au niveau du monde du travail. Il y a eu un peu de tout, selon la période. Je le vois même dans d'autres lieux. C'est vrai qu'un lieu vivant, dans une période, ne sera pas le même dans une autre période politique. Je pense que l'important, et c'est la richesse de cette librairie, c'est qu'elle a traversé quarante ans de vie politique, et que les anarchistes la font vivre depuis quarante ans. La chose qu'il faut dire aussi, c'est qu'il n'y avait pas de drapeau, et il n'y avait pas d'obligation, donc les gens qui venaient, ils ne devaient pas avoir fait leurs preuves dans le mouvement, être comme ci ou comme ça. Elle était ouverte, bien sûr. Il y avait des gens avec qui on n'était pas d'accord, et on le disait. Les gens, ils ne restaient pas. Ou bien pour des raisons personnelles, ils partaient.

Durant ces trente ans, quelles sont les choses qui t'ont intéressée le plus, qui t'ont plu ?

Beaucoup de choses. Tout ce qui est lié au mouvement anarchiste, au mouvement ouvrier, au mouvement politique. Parce que la richesse, c'est d'être actifs dans le quotidien. Et je pense que la librairie, elle a sa raison d'être tant qu'on sera dans le mouvement. Le jour où cette particularité disparaîtra et où on sera complètement en dehors... on verra. Quand les temps auront changé et qu'on verra que les gens ne viendront plus, et aussi que les « clients » ne seront plus les mêmes, parce que ça va et ça vient. Alors ça sera peut-être le moment d'arrêter. Mais ça repartira. Parce qu'il y a toujours des choses qui se passent. Mais c'est vrai que c'est difficile.

As-tu des exemples ? Les difficultés sont de l'ordre du général. Mais est-ce que tu as des choses, comme ça, anecdotiques, qui t'ont plu, dans cette histoire de La Gryffe ?

Je me plonge dans la période. Si, sûrement.

Ça ne te revient pas ?

Il y a les journées libertaires. C'était un moment important aussi pour la librairie. Ça a rassemblé beaucoup de personnes qui venaient de partout. Créer un événement qui faisait voir [ce qu'on était]. À cette période-là, on était assez présents dans le quotidien.

Donc le fonctionnement collectif de La Gryffe depuis toujours, mais avec des problèmes ?

Il y a toujours des problèmes !

Et quels genres de problèmes y a-t-il eu durant ces trente ans. Quelques-uns d'importants ?

Eh bien, il y a toujours des problèmes inter-personnels, des problèmes relationnels qui font que c'est difficile. Des raisons politiques aussi, qui font qu'il y a un essoufflement, les gens ont envie de faire autre chose dans la quotidienneté. Les jeunes ont envie de changer et ils intègrent un collectif pour une certaine période. Après, leur vie change. Ils sont amenés à faire autre chose ailleurs. Des fois, ça se passe mal, c'est pour des raisons précises, des fois, c'est la vie, à cause de sa compagne, son mari...

Oui, ça, c'est de l'ordre personnel.

Oui, mais le personnel et le politique vont toujours ensemble parce que la présence dans un lieu militant n'est pas seulement personnelle. Parce que si une personne est militante et la personne avec qui elle vit ne l'est pas [ce n'est pas facile]. Tout ce qu'on fait en dehors, comme pour n'importe quelle activité, peut être limité par la vie familiale.

Il y a eu des périodes où il y a eu moins de personnes. Des fois, on a eu l'impression qu'il y avait moins de personnes, puis les gens arrivaient. Après, ils repartaient. C'est pour ça que c'est difficile de se rappeler toutes les personnes qui sont passées par la librairie.

Les activités principales de la librairie, c'est la librairie, les débats...

Les débats, les idées politiques, les étudiants, le mouvement ouvrier... La période philosophique, la poésie. La librairie a accueilli beaucoup d'initiatives. Des gens organisaient une chose, d'autres proposaient autre chose. Enfin, la richesse de la librairie, c'était cette

disponibilité et cette volonté d'ouverture. Mais te dire ce qui m'a le plus plu, il faudrait que je me plonge dedans, que j'aie vu au Centre de documentation libertaire pour te refaire un topo.

Tu disais que, dans ce collectif, il y a quand même des personnes moteur.

Oui, toujours. Et c'est important. Et c'est difficile à gérer, parce que quelqu'un qui est moteur de quelque chose doit être présent. Alors quelquefois, c'est un peu difficile, puisque la personne, vu que ça lui tient à cœur, elle porte, elle porte, elle porte... et ça peut basculer dans un relationnel difficile parce qu'elle tient beaucoup à la chose, elle ne comprend pas que les autres... elle voudrait que tout le monde ait la même présence, et ce n'est pas possible. Et ça, c'est toujours difficile, parce qu'il n'y a pas de patron, il n'y a pas d'employé... C'est quelque chose où les gens font ce qu'ils peuvent et ce qu'ils veulent. Et après, les relations personnelles... on ne peut pas y échapper.

Mais en même temps, on ne peut pas ne pas rappeler que l'une des personnes moteur, il y a quelque temps, a quitté La Gryffe.

Oui, elle est partie.

Et comment on explique ça ?

C'est compliqué... [Hésitations] C'était, peut-être, sûrement, c'est vraiment dommage. Et voilà. Moi, je pense que cette personne, elle n'aurait pas dû partir. Parce que c'est vrai que c'est difficile à porter. Quand il y a des choses qui ne vont pas, c'est compliqué, mais en même temps, je pense qu'il vaut mieux être là et s'engueuler. Ce n'est pas un mariage, ce n'est pas une famille, mais quand même, entre guillemets, ça devient lourd. Ça fait partie d'une famille, même si de fait ça ne l'est pas. Mais je pense que c'est dommage qu'elle soit partie, parce que, selon moi et même si c'était difficile à gérer, on aurait dû creuser les problèmes qu'il y avait. Et on aurait dû faire face. De toute façon, depuis que je milite dans le mouvement, je vois des trucs pareils. Mais je pense que partir, c'est toujours dommage. Tourner la page, pour la personne qui est partie... Et pour la structure aussi. Et pour l'histoire, et pour le mouvement, moi je trouve que c'est vraiment dommage.

On est pratiquement à quarante ans de vie de la librairie. Actuellement, ça fonctionne pareil, toujours le même collectif, avec des gens moteur, etc. ?

Oui. Si on veut [rires]. Non, ce qu'il y a de bien, c'est que, malgré tout, il y a toujours des nouveaux qui arrivent, des personnes qui intègrent le collectif, et donc qui donnent, qui te donnent la pêche, et qui s'engagent. C'est bien. C'est vrai que c'est difficile à gérer, parce que, comme tu le disais, il y a, effectivement, quelqu'un qui s'investit beaucoup et qui fait que ce lieu est pratiquement son lieu de vie, même si la personne a sa vie à côté. Ça crée un pouvoir. La personne ne le fait pas exprès, je ne pense pas que les gens, vu qu'ils sont conscients et qu'ils veulent porter cette structure, cette initiative, ils s'engagent beaucoup. Et donc, c'est sûr que, au bout d'un moment, on a l'impression que ce sont des patrons, quoi ! Donc là, c'est compliqué. C'est très compliqué à gérer, c'est compliqué au niveau relationnel, c'est compliqué au niveau politique aussi, parce que, après, quand il y a un malaise, ce malaise est ressenti à l'extérieur.

La librairie La Gryffe, comme toute structure qui tente l'autogestion, est effectivement gérée collectivement, mais avec des personnes moteur. Et...

comme d'habitude.

Et pour l'instant, ce problème n'est pas résolu, sauf...

Je pense qu'il ne sera jamais résolu.

Bien sûr.

Il y en aura toujours. Je pense qu'on ne peut pas échapper à la réalité. Je pense qu'il y aura toujours quelqu'un qui s'engage à fond, et qui porte. C'est important, mais on sera toujours face aussi au caractère qu'on a. On a tous des caractères différents.

Mais ça reste quand même un espace où le collectif a une...

Oui, je pense que là, les gens ont la place. Après, il faut que les gens veuillent la prendre, la place. Moi, je trouve qu'il y a toujours des personnes qui veulent prendre la place. Et c'est bien.

On n'a vu que des personnes comme toi, qui sont là depuis vingt ans, trente ans, ou depuis le début. Y a-t-il plutôt des vieux, maintenant, ou y a-t-il quelques jeunes encore qui viennent ?

Jeunes, oui. Je pense que par rapport à avant, le « jeune » est plus âgé ! On avait beaucoup plus d'étudiant·es. Quand la librairie s'est montée, il y avait beaucoup de jeunes, c'était une autre période. Les gens qui intègrent la librairie, souvent, ce sont des personnes qui ont une vie, qui travaillent, qui sont dans plein d'autres structures. Mais disons que les jeunes-jeunes, on n'en a pas beaucoup. Tout ça, ça a un peu changé. Est-ce que c'est parce que nous on est vieux ? Est-ce que c'est parce qu'ils font plein de choses, qu'il faut qu'ils avancent dans leur vie ? Je pense qu'il y a moins de jeunes en général. Mais quand tu vas aux manifs, tu les vois, les jeunes.

Mais ils ne sont pas dans le collectif de La Gryffe ?

Les jeunes, jeunes, jeunes, jeunes, de dix-sept dix-huit ans.

Mais même les vingt-cinq trente ans.

Si tu parles de vingt-cinq ans, oui, on est dans la tranche, il n'y a pas de problème.

Aujourd'hui, de combien de personnes environ le collectif est-il composé ?

On a fait une réunion, là, on était dix-douze. À l'AG, je dirais une bonne quinzaine de personnes qui font partie du collectif.

Oui, mais combien de jeunes ? Jeunes, je veux dire maximum trente ans.

[Silence] Pas trop, trop. Mais il y en a quelques-un·es.

Oui, mais peut-être, un ou deux. Je ne sais pas, je ne les connais pas tous. Mais donc, ça veut dire que...

Oui, ça a vieilli.

Ça veut dire que le collectif a vieilli. Peu importe. Mais il y a toujours cet esprit, peut-être enthousiaste. Toi, personnellement, qu'est-ce qui t'amène à participer à La Gryffe aujourd'hui ? Encore, après trente ans ?

Pour moi, la librairie, c'est un engagement que j'ai depuis longtemps. Même si, pour des questions personnelles, je ne peux pas le faire tout le temps. C'est une volonté d'être présente, malgré

mes soixante-six ans bientôt, dans le mouvement et de continuer à garder une relation. Et aussi, c'est vrai que je suis quelqu'un qui parle facilement, qui noue des relations avec les gens, mais je pense que ça a toujours été un peu le rôle des vieux de continuer à « relationner » avec les jeunes, faire le lien. Les rares fois... je ne fais pas toujours les permanences, mais quand je fais les permanences, il y a toujours des personnes qui viennent, avec qui on parle, et c'est intéressant, il y a des échanges. Je pense que ça, ça fait partie du comportement de quelqu'un qui est militant. Continuer à avoir le lien, ne pas faire de fracture entre les jeunes et les vieux. On en a vécu, des fractures, c'est très compliqué à vivre, et ce n'est pas très bon. Et après, c'est triste.

Toi, tu ne tiens pas beaucoup de permanences, mais tu vas toujours aux réunions, toutes les réunions. Quels sont les moments importants, sur l'année, de La Gryffe ?

Il y a toujours Primevère¹. Primevère, depuis le début, c'est quelque chose de très important. Ce salon de l'écologie a lieu tous les ans à Lyon. Ce sont des écologistes qui l'ont monté, ça fait plus de trente ans. C'est aussi grâce à Primevère que la librairie peut tenir. Parce que participer à ce salon c'est un gros investissement, mais sur une période qui n'est pas très longue. Mais par rapport à des personnes qui s'engageaient beaucoup, c'est sûr que c'était une période qui pouvait durer une année, l'organisation. Maintenant, il y a la douchette code-barre, l'ordinateur, on peut faire plus vite. Mais c'est un engagement quotidien. Parce que pour pouvoir faire partie de ce salon, il faut qu'on présente tous les livres qui sortent ayant pour thème l'écologie, et ça, au niveau économique, c'est compliqué !

Mais ça rapporte un peu d'argent pour La Gryffe ?

Ça rapporte un peu d'argent. Après, il y a des copains qui ont fait des statistiques. On pouvait très bien ne pas faire Primevère, parce que c'est vrai qu'on commande des bouquins, après, il faut les

1. La Gryffe tient une immense table de presse avec, entre autres, tous les livres des auteurs et autrices présentes durant les débats au salon. L'histoire retiendra que ce salon avait créé en 1987 par des écologistes qui avaient été enthousiasmés par les Journées libertaires et qui voulaient faire la même chose au niveau écologiste [NdÉ].

retourner et il y a des frais pour cela. Donc, plusieurs fois, on s'est demandé « est-ce qu'on continue Primevère », parce que c'est fatigant. Ça fait des années qu'on se dit « on arrête, on arrête ». Et après, c'est vrai que Primevère, de même que l'association qui l'organise, ont aussi changé. Avant, on était un peu des amis. Là, les relations ont changé aussi. Donc, ce n'est pas facile à tenir. Pour l'instant, on y est. C'est un moment important pour la librairie. Et après, c'est vrai qu'après Primevère, souvent, on a des personnes qui intégraient le collectif. Là, ça se fait un petit peu moins. Mais on y a notre place. Quand on y va, on sait qu'on a notre place. Après, les relations avec les organisateurs du salon, ce n'est pas toujours évident.

Et les autres moments importants, pour toi, de cette librairie, c'est quoi ? Quand tu y vas, tu es contente de quoi ? Il se passe quoi ?

Déjà, depuis des années, il y a eu plein de travaux qui ont été faits grâce à des copains qui sont costauds et qui savent faire plein de choses. Là, pendant des années et des années, on a eu des problèmes avec les rideaux¹, on n'arrivait plus à les ouvrir. On a mis des rideaux de fer, électriques. On a laissé les mêmes, mais avec de l'électricité. C'est des petites choses. Il y a des toilettes convenables, mieux qu'avant. Ça serait bien si on avait l'accès pour les personnes handicapées, mais ce n'est pas évident, tel que la librairie est structurée. Tout plein de choses font qu'elle est toujours en mouvement. La salle de réunions a été en travaux et les caves récupérées pour stocker du matériel.

Toi, tu vas à la librairie pour les réunions, quelquefois aussi pour des permanences, mais pas beaucoup.

Pas pour l'instant.

Et après ?

Je vais aux débats.

Et qu'est-ce qui te plaît, dans les débats ?

Ah, ben, un peu tout. Moi, je trouve qu'il y en a qui sont vraiment intéressants. Là, on a eu un débat avec Myrtille, c'est une camarade qui s'occupe de regrouper tous les renseignements concernant la

1. Gemma parle des rideaux de fer de la devanture [NdÉ].

guerre d'Espagne, le mouvement espagnol. Et c'était vraiment très, très riche. C'était dommage, parce qu'il y avait pas grand monde. Mais c'était un débat qui était très important pour l'histoire du mouvement libertaire. Mais il y a des débats très divers. Par exemple un débat avec une personne qui a écrit un livre sur l'autisme.

On nous présente des thématiques ; les thématiques qui sont discutées sont intéressantes, et sont différentes aussi, parce qu'on voit l'évolution dans l'évolution des idées, comment l'autisme peut être interprété maintenant, par rapport à il y a vingt, trente, quarante ou cent ans. Bon, après, il n'y a pas que ça, il y a des choses actuelles. Des gens, qui sont dans le mouvement, se réunissent et organisent des rencontres. Moi, je pense que c'est le fait de ne pas être coupé de la société dans laquelle on est. Parce qu'on a toujours été un petit peu coupés par nos idées, quoi ! Et donc, ça, ça fait que c'est aussi l'ouverture sur l'extérieur.

Ce que j'entends là, c'est comme une fenêtre sur la société, une fenêtre libertaire sur la société.

C'est une fenêtre et un lieu. Parce que, par la librairie, on est amenés à avoir des contacts avec des personnes qu'on ne rencontrerait jamais. Qui sont dans d'autres choses, qui n'ont jamais été dans les choses que nous faisons, et je pense que ça fait une ouverture dans le quotidien. Certes, nous, on vieillit, mais les idées continuent à être là, et c'est ce que je trouve bien, avoir toujours un pied, comme on dit, un pied dans le quotidien. Après, moi, je suis toujours quelqu'un qui pense que le côté humain des personnes est très important. Le relationnel. Et je pense que, par le relationnel, on crée des liens même si, après, les personnes, elles font ce qu'elles veulent. Mais le premier contact est important. La chose à laquelle je tiens beaucoup, c'est la relation avec les personnes. Pour moi, toute personne qui vient à ma porte et me dit bonjour, je suis là. Et je pense que la librairie, elle l'a toujours été, elle devrait continuer à avoir cet aspect. C'est vrai, par contre, que maintenant, avec les ordinateurs et tout, je suis un peu sceptique, comme d'habitude. Aujourd'hui, un grand écran d'ordinateur est posé sur le bureau, à droite, qui est énorme. Donc, quand les gens viennent, tu ne les vois pas. Maintenant, les permanents sont sur l'ordinateur, à chercher les bouquins, etc. Je ne veux pas faire la vieille qui refuse le changement du monde. J'ai

déjà dit qu'il faut déplacer cet écran. Mais c'est compliqué, pour des histoires techniques. Quant à moi, je suis persuadée que le regard n'enlève rien, et c'est beaucoup plus riche que quelqu'un qui est devant l'ordinateur et qui ne voit pas les gens. Donc, les gens, ils achètent un bouquin. Maintenant, on encaisse avec la machine, et puis voilà. Ça, c'est une opinion personnelle. Mais je pense que le lien, c'est important.

La chose que je voudrais dire aussi, c'est dommage, mais maintenant, avec la modernisation que permettent les médias, etc. la librairie n'est pas vécue de la même façon. Les gens, maintenant, ils ont tout ce qu'ils veulent, y compris les bouquins. Ils vont sur Internet, ils téléchargent. Les informations, ils les téléchargent. Avant, les gens venaient à la librairie pour savoir ce qu'il se passait. Maintenant, non, les gens, ils sont chez eux. Ils regardent leur ordinateur, ils savent ce qu'il se passe. Donc, ce n'est pas évident non plus d'avoir un lieu qui soit moteur en même temps, et que nous, on soit encore dans le mouvement. Aussi parce que le monde a changé. Donc, ils disent : « Oui, c'est facile. Tu ne regardes pas tes mails. » Non, moi, je ne passe pas ma journée à regarder mes mails. Moi, j'appelle les gens et j'essaie de voir les gens. Et c'est vrai qu'on lutte. Mais je pense que ça, ça a toujours été la lutte des anars. Le changement du monde, on ne peut pas le refuser, on est dedans, mais en même temps, on voit que le « modernisme » est difficile au niveau relationnel. Et comme les gens parlent beaucoup moins, ils ont moins besoin d'aller vers les autres. Je pense que la disponibilité à l'autre... je ne dis pas que ça n'a pas toujours été, que tout le monde était disponible. Mais je pense, je le vois aussi au quotidien, quand ils sont dans la rue. Dans les quartiers, avant, les gens, ils se parlaient, ils se connaissaient tous. Maintenant, les gens, ils ne se connaissent plus, parce qu'ils n'ont pas le temps de dire bonjour aux autres. Et dans la rue. Ils sont avec leurs smartphones. Et ils ne voient pas la personne à côté...

Quarante ans de vie de La Gryffe, c'est quand même positif?

Ah oui, bien sûr. Malgré tout. Oui, moi, je suis persuadée que c'est positif. Et je pense qu'il faut que ça continue.

Et donc, ça doit continuer. Pourquoi et comment ?

Pourquoi ? Parce que je pense que des lieux comme la librairie, il n'y en a pas beaucoup. Il y a d'autres lieux, il y a des squats, la fac, où les gens se rencontrent, l'université populaire. Il y a d'autres lieux, la chorale par exemple. Mais je pense que La Gryffe fait partie des lieux que, si jamais ils ferment, c'est des pages tournées qui ne se rouvriront pas. Parce qu'il pourra y avoir les librairies qui sont meilleures, qui sont différentes, mais il n'y aura pas cette librairie [...] pour la transmission des idées, pour l'échange. Je pense que c'est important. Et après, c'est sûr, c'est à nous de trouver comment s'investir, pourquoi, avec qui, et faire en sorte que les gens aient envie de s'y investir. Et c'est sûr que, ça dépend beaucoup du relationnel.

Et c'est quoi, le message, comme ça, si tu avais en face de toi des personnes que tu ne connais pas, le message de La Gryffe qu'on peut retenir, après quarante ans d'activités ?

Je pense qu'on peut, qu'on devrait pouvoir retenir que c'est un lieu de discussion, d'échanges, de développement des idées, et les idées, elles évoluent tout le temps. Après, il y a une base qui est commune. Mais je pense que, pour moi, c'est aller avec les idées et avec les personnes qui font le quotidien. Pas seulement avec le passé, ce qui était, « Oui, on aurait pu faire ». Oui, on a fait des conneries, on déconne, on est déconnectés de la période, il y a des périodes où on est plus dans le mouvement, et des périodes où on est moins dans le mouvement. Ça, c'est certain. Mais je pense que c'est important d'y être. On n'est pas là pour avoir des labels. Il n'y a pas de label. Il n'y a pas de médaille. Si on le fait, c'est qu'on a envie de le faire. Mais moi, je vois des personnes qui viennent, des jeunes – qui sont peut-être plus vieux que les jeunes qu'on accueillait avant – et qui découvrent la librairie, il y a tout le temps des gens qui viennent et qui découvrent. L'autre jour, il y a une nana qui est passée, qui a vu la librairie. Elle est rentrée et elle a découvert ce lieu qu'elle n'avait jamais vu. Elle a dit : « Mais c'est incroyable, c'est extraordinaire. » [...] L'autre soir, j'étais dans la pièce de devant et une réunion se tenait dans la salle, derrière. Deux jeunes gens sont passés. Je leur ai demandé : « Vous cherchez quelque chose ? » « On entre. Le soir, c'est toujours fermé. » C'est la première fois que c'était ouvert. C'était pendant une réunion. J'ai dit oui, c'est bien. Et là, ils

étaient épatés, parce qu'ils avaient envie de connaître, de voir. On leur a expliqué un peu le fonctionnement. C'est vrai que rien que quand tu expliques le fonctionnement d'un lieu comme ça, ça crée un lien, la curiosité de connaître, de voir. Les gens, ils viennent, ils ne viennent pas, ça, c'est une autre paire de manches.

Voilà. Qu'est-ce que tu souhaites ajouter ?

Rien. J'espère que tout ira bien, qu'on aura des jeunes, les petits-fils des vieux, ou d'autres personnes qui viennent. Même si des fois, j'en ai gros sur la patate, que j'ai peur, j'ai la trouille que ça s'arrête, je suis en rogne, etc. Bon, j'espère qu'elle continuera, parce que c'est important. Voilà. Tout simplement. Ciao.

*Entretien réalisé par Mimmo Pucciarelli
Retranscription de Jean-Michel Lacroûte*